

QUELQUES "INDUSTRIES" PARTICULIERES  
\*\*\*\*\*

I- CHARRETIERS et MENEURS de BOEUFs  
\*\*\*\*\*

La confusion n'est plus possible entre charretiers, toucheurs, boeutiers et galvachers, professions aujourd'hui disparues, dont les conditions de travail et le travail lui-même étaient fort différents.

C'est ainsi que les simples charretiers faisaient simplement le transport des produits d'échange entre le Morvan et la Bourgogne, et les charroyeurs transportaient le bois de moule des coupes aux ports ou sur le bord des ruisseaux flottables.

Boeutiers et toucheurs de boeufs, ces deux activités ne se confondaient pas mais donnaient lieu, l'une comme l'autre, à une migration dont il faut tenir compte.

Les boeutiers du Morvan qui, avant la construction des voies ferrées, "menaient parfois assez loin, en Mâconnais, en Bresse ou dans "la Comté", des boeufs du pays achetés aux foires", partaient aussi dans le nord de la France pour mener les boeufs que les betteraviers venaient acheter dans la Nièvre. Il s'agissait là d'une migration, soit saisonnière, soit définitive, puisque bien des Morvandiaux, au lieu de revenir de ce qu'ils appelaient "la Picardie" une fois la récolte faite, y restaient parfois plusieurs années ou s'y fixaient définitivement.

Les toucheurs de boeufs conduisaient les boeufs nivernais destinés au "Ventre de Paris". Ils menaient les bestiaux à pied jusqu'aux marchés de Sceaux et de Poissy, soit environ une quinzaine de jours de trajet avec la responsabilité de quatorze boeufs. La construction des voies ferrées mit fin à ces déplacements ; ils ne se firent plus que jusqu'à Clamecy puis, après la mise en exploitation de la ligne Clamecy-Cercy-la-Tour, ils n'eurent plus de raison d'être.

Encore une profession, que tua le développement des routes et des voies ferrées, que celle des galvachers qu'on a pu définir comme des charretiers du Morvan qui, durant la belle saison, entreprenaient, dans des contrées éloignées, des transports qu'ils exécutaient avec des boeufs amenés de chez eux. Les galvachers, non seulement menaient leurs propres boeufs, mais encore utilisaient leurs propres chars ; ils se servaient primitivement de çarottes à deux roues et de petits boeufs barrés, puis, vers la fin du 19e siècle, de longs chars à quatre roues et de charolais-nivernais à robe crème.

La galvache durait environ six mois ; le départ se faisait au début de mai et donnait lieu à des manifestations diverses comme la décoration des attelages, l'accompagnement des partants par les femmes et les enfants, le chant de couplets topographiques... C'est à Bussy, à la fameuse auberge du C6 -dont le souvenir est conservé par la chanson de Sauron (composée en 1847)- que ceux d'Anost buvaient le dernier verre avant de se séparer des leurs et de prendre la route : "Chère Fanchou, assuie tas yeux, voichi le moument des r'aidieux... Ailons, mai belle, aidoucis ton chaigrin, souais mouai fidèle jusqu'ai lai Saint-Martin".

Ils allaient vers les "pays bas", gagnant la Puisaye, la Bourgogne, le Berry, voire les Vosges, ou seulement la région de Decize : on pouvait les voir travailler et témoigner de leur courage, de leur frugalité (une fois partis avec leur pain et la botte de foin pour leurs boeufs, ils ne s'arrêtaient pas dans les auberges ; ils bivouaquaient la nuit le long des chemins ; certains emmenaient même de l'eau potable dans des bourrous de bois), de leur attachement au foyer où ils ne revenaient qu'à la Saint-Martin, consacrant alors une partie de l'hiver à réviser chariots et harnais.

La galvache, qui se pratiquait sur toute l'étendue des cantons de Montsauche et de Château-Chinon, enlevait aussi à certaines localités comme Arleuf, Gien-sur-Cure et Saint-Brisson, la plus grande partie de la population masculine valide : migration qu'exigeait peut-être le peu de ressources du haut-Pays mais de laquelle les galvachers ne tiraient qu'un maigre profit, "les boeufs achetés à crédit sont souvent revendus avec perte et il ne reste, après règlement du foin, du charron, du maréchal et du boulanger, que quelques centaines de francs de bénéfice".

La galvache ne put lutter avec le train et le camion ; elle se maintint pourtant jusqu'aux premières années de notre siècle dans les communes de Planchez, de Gien-sur-Cure et d'Anost où on pouvait rendre hommage, en 1947, au dernier galvacher encore fidèle à la profession de ses pères.

## II- Les NOURRICES

\*\*\*\*\*

Industrie bien particulière que celle de l'"élevage des nouveaux-nés" : au début du siècle, elle était plus importante encore que l'exploitation et le flottage des bois.

C'est en 1842 que les premières nourrices morvandelles se rendirent à Paris pour nourrir sur lieu. Toutefois, bien avant cette date, la réputation de nos nourrices était solidement établie dans les riches familles parisiennes. Ce sont des femmes de chez nous qui allaitèrent le roi de Rome et les fils de Louis-Philippe, "cette rue des Princes qui fournit des nourrices à la famille du roi Louis-Philippe, une pour le fils de la reine des Belges, une pour les deux enfants du duc de Nemours, une autre pour un enfant du duc d'Aumale, une quatrième enfin pour un enfant du prince de Joinville" ; le fils de la princesse Clémentine et le Prince Impérial, fils de Napoléon III eurent des nourrices originaires respectivement du hameau de Poil-Chevré et d'Empury.

Les émigrations vers la capitale remonteraient à 1817 -grande disette : "cette année-là partirent les premières morvandelles pour chercher des enfants de l'hospice ou des "bourgeois" alors que l'habitude d'aller "nourrir sur lieu" ne fut prise qu'après 1830". Il y eut donc plusieurs catégories d'"éleveuses" : les nourrices sur lieu et les nourrices élevant, au pays même, soit des "bourgeois" confiés par les familles, soit des "Petits Paris" -les pitauds- confiés par l'Assistance Publique. Se créa une véritable industrie de l'élevage humain qui donna naissance à de nombreux et graves abus, tout en jouant un rôle économique et social non négligeable.

La situation des nourrices sur lieu était particulièrement enviée : les Morvandelles étaient bien nourries, bien habillées et relativement bien payées par les familles parisiennes. Dans ce changement d'existence, ce confort, ce gain facile, on trouva une cause du relâchement des moeurs comme de la désertion des campagnes, "parce que la nourrice, après un an ou dix-huit mois passés dans une famille riche, ne retrouve qu'avec peine et dégoût sa chaumière et le travail des champs". Un médecin de Montsauche, qui mena une courageuse campagne contre "la plus honteuse exploitation humaine qu'on ait jamais vue", écrivait, après avoir noté qu'en 1861, dans son seul canton, sur 2 884 femmes accouchées, 1 897 se rendirent à Paris comme nourrices :

- que les femmes partant pour Paris abandonnaient leurs propres enfants aux soins de voisins ou de grands-parents ;
- que les filles-mères presque seules trouvaient à se marier, sûres qu'elles étaient de pouvoir aller à Paris ;
- que celles qui restaient, devenaient éleveuses de "Petits Paris".

La nourrice rapportait un petit capital qui, après deux ou trois séjours, permettait soit d'agrandir et d'aménager la vieille chaumière, soit de "construire du neuf", ce qu'on appelle encore des "maisons de lait" : "chaque petit parisien accordé à une nourrice morvandelle, une bourguignote, vaut une pièce ou un ameublement de plus dans quelque bâtisse des Settons ou du Grand Montarnu. Le Morvan nivernais envoyait encore chaque année, à Paris, quelque 200 nourrices au début du siècle partant surtout d'Ouroux, Alligny, Moux, Saint-Agnan et Saint-Brisson ; Frétoy seul en fournit 115 de 1870 à 1880.

Si la femme ne réussissait pas à se placer -édentée, cheveux roux, lait de mauvaise qualité- elle revenait avec un enfant de l'hospice ou un "bourgeois". Ainsi se développa l'élevage sur place qui fit du Morvan une "vaste salle d'asile". Les tout-petits mis en nourrice faisaient parfois partie de convois d'Assistés de la Seine, comme ces 11 375 enfants envoyés en Morvan au cours du 19<sup>e</sup> siècle ; ils étaient souvent confiés à des meneurs ou meneuses, "conduits comme des colis de Paris à Montbard, mis ensuite dans des voitures ouvertes, nourris au petit pot, couchés dans des boîtes infectes, sur des lits de plume ayant déjà servi à nombre de petits martyrs" et ils "succombaient dès les premiers jours".

Le nourrisson était vraiment un "instrument de travail" et l'on préférerait de beaucoup les Assistés aux Bourgeois, la pension des premiers étant régulièrement payée ; d'ailleurs l'administration encourageait les femmes à venir chercher à Paris des nourrissons qui devaient rester jusqu'à 13 ans inclusivement. La mortalité infantile atteignait de 75 à 90 %. La campagne du médecin de Montsauche en 1867 aboutit à une série de mesures de protection efficaces, et le taux de mortalité s'abaissa jusqu'à être inférieur à celui du reste de la France.

Ce qu'on a pu appeler "l'exploitation humaine" a vécu, mais restent les nourrices. Les "Petits-Paris" trouvent en Morvan des foyers accueillants ; ils sont bien soignés et, la plupart du temps, traités sur un pied d'égalité avec les propres enfants de leurs parents nourriciers ; quelques-uns sont même adoptés. Beaucoup restent au pays, s'y marient et font souche. Quant aux "Bourgeois", ils sont encore nombreux et demeurent sincèrement attachés à ceux qui les élevèrent avec tout leur cœur.